



## **L'île des anamorphoses**

version de Nicolas Antonucci

### **entre Vie et Rêve**

*Le psychisme de l'homme tourne autour de ses rêves comme la Terre le fait autour du soleil.*

*27 décembre,*

*- 7 heures 15 du matin.*

Paul se réveille et ouvre ses yeux ; il quitte ses rêves, se lève et entre dans la lumière du matin, qui pénètre dans sa chambre en se diffusant à travers les fins voilages blancs qui recouvrent sa fenêtre, afin de pouvoir vivre et se mêler, pour quelques heures, à la vie de sa communauté. Pour lui, le réveil est important car, pensait-il, lorsqu'il dort, le psychisme de l'homme s'éloigne du monde des hommes, se réfugie dans un soleil, son soleil dont il reçoit la chaleur, l'énergie et, par contre, lorsqu'il est éveillé, son esprit et son corps s'ouvrent aux autres, le faisant, alors, devenir un être social. Ensuite, tout au long des activités de sa journée, il ouvre avec les clefs d'un trousseau, que lui aura confié la Nature à sa naissance, de multiples portes lui permettant d'accéder à des espaces particuliers, des salles, des concepts qu'à travers la religion ou la science l'homme tentera d'expliquer, repoussant encore et encore, *ad vitam aeternam*, la ligne d'horizon de la connaissance humaine séparant le connu de l'inconnu.

Cette ligne d'horizon, telle celle séparant le ciel de nos océans, est élastique ; la seconde se tend et se détend, se déforme au gré des tempêtes, et des marées et la première, en suivant l'évolution des connaissances des hommes, enfle et parfois, cependant, régresse. Paul sent arriver de la cuisine l'odeur du café qui coule, à la même heure et tous les matins, dans une tasse blanche, comme prélude à sa journée.

Il attrape la tasse blanche et boit, avec délectation, le café noir. Il ouvre sa radio d'où sort un air de jazz, s'habille et sort de chez lui en claquant la porte derrière lui.

*27 décembre,*

*- 9 heures du matin.*

Paul arrive dans la rue, les bruits et les images de la ville le rattrapent.



Les éclats de voix, grondements de moteurs de voitures, crissements de pneus et klaxons, croassement de corbeaux, se succèdent dans l'environnement sonore agressif de sa ville se mélangeant aux affiches publicitaires géantes, feux tricolores et panneaux routiers, voitures aux carrosseries colorées, parfois bigarrées, chandails moulants sur les torsos de jolies filles sur lesquels sont inscrites des inscriptions suggestives, Love, Pourquoi pas... Suis-moi... Amour... Soleil... Astres...

Une longue voiture à carrosserie blanche avance lentement sur le boulevard ; elle ressemble à un requin blanc géant, nageant au milieu d'un océan.

Paul est écrivain et, comme tous ses confrères, quelles que soient leurs inspirations, scientifiques, universitaires, littéraires, ou autres, il écrit des textes qui le définissent, habillent son esprit avec un costard de mots.

C'est cela que les autres hommes voient.

Aujourd'hui, il avait rendez-vous avec un éditeur, Les éditions Apocryphe, afin de lui proposer son nouveau roman.

Il s'était battu avec lui-même pour écrire ce livre, avait passé des centaines d'heures de travail, de solitude heureuse, dans lesquels il avait plongé au fond de son cœur et de ses émotions pour en extraire une essence de vie, un parfum littéraire avec lequel il allait pouvoir asperger le monde avec, pensait-il, ses vérités martiales qui pourraient faire changer la société.

Il se sentait être en communion avec ses futurs lecteurs et, comme s'il avait été élu par eux et parlait en leurs noms, il décrivait à la troisième personne les agissements du héros principal de son texte qui, par ailleurs, portait le même nom que lui, Paul, comme si celui-ci marchait à ses côtés.

Qu'il se fut dédoublé, pouvant alors s'observer et se voir agir à distance.

Il se représentait dans son livre comme s'il possédait, en quelque sorte, le don d'ubiquité qui le ferait vivre en parallèle dans un univers de papier.

2

*27 décembre,*

*- 11 heures du matin,*

Paul arriva devant l'immeuble en pierre jaune, de style haussmannien, qui abritait les bureaux de l'éditeur et sonna à la porte.



Un jeune homme vient lui ouvrir ; il est de corpulence svelte, porte un complet veston sur une chemise rose et une cravate de forme cylindrique et d'aspect excentrique, comme il était, à notre époque, de mode de le faire.

Il lui demanda de le suivre tout en lui précisant préalablement qu'il ne devait pas le perdre de vue car cette maison était un vrai labyrinthe et que, seul, il se perdrait dans ses couloirs, pour l'éternité.

Ils entrèrent dans un bureau au milieu de laquelle se trouvait une longue table de réunion. Au bout de celle-ci étaient assis trois personnes, un homme et deux femmes. Ils lui demandèrent de s'asseoir devant eux. L'homme, d'âge mûr, se tenait au milieu. C'était, très probablement, le chef. Son visage était maigre, avec des joues creuses, et affublé d'un grand nez crochu, des yeux, aux arcades sourcilières profondément enfoncées et des sourcils épais qui le faisaient ressembler à un oiseau de proie.

Les deux femmes, d'aspect avenant, de corps jeunes et potelés, jolies cailles, portaient des tenues jaunes, avec des chandails en mohair moulés sur leurs corps.

Leurs cheveux roux, dressés sur leurs têtes en épaisse toison, les faisaient ressembler à des lionnes.

Sur la table, étaient posées, pêle-mêle, une bouteille d'eau minérale, trois verres en plastique, un cendrier avec des mégots écrasés à l'intérieur, un paquet de cigarette ouvert ainsi qu'un ordinateur, un bloc de papier avec une page griffonnée et trois stylos.

L'homme, qui pensait avoir de l'humour, apostropha Paul.

« Nous avons lu le texte, il a beaucoup de qualités. C'est l'œuvre d'un bon écrivain. C'est original d'écrire, de cette façon, à la troisième personne. Savez-vous si l'auteur va venir ? Il s'appelle comme vous, Paul, n'est-ce pas ? »

Il rit.

Les deux jeunes femmes s'esclaffèrent immédiatement pour ne pas être en reste. Leurs rôles dans cette assemblée, tant par leurs physiques agréables que par la finesse de leurs esprits, semblaient être d'exprimer la féminité, l'harmonie, la douceur et la complaisance, ce qu'elles réussissaient à faire parfaitement.

Le chef reprit la parole en regardant quelques notes griffonnées sur un bout de papier, qu'il tenait dans sa main :

« Bon, nous n'avons pas encore l'avis de tous nos lecteurs ; il en manque certains dont les impressions comptent énormément pour moi. Surtout celles de Monsieur Georges qui avait repéré notre best-seller de l'année dernière, *la Fraise au sucre*. Vous en avez



entendu parler ? Il a le nez d'un aromaticien de génie, en ce qui concernerait, bien sûr, comme seule odeur, la littérature !!! Nous avons vendu ce livre à plus de 200 000 exemplaires, et ça continue !!! »

Il sortit de sa poche de veste un épais cigare, un Havane probablement, qu'il alluma avec délice et lança trois ronds de fumées qui s'envolèrent vers le plafond. Il leva sa main droite et forma un V avec deux de ses doigts, en signe de victoire.

Il reprit la parole :

« Plus de dix pays européens vont nous acheter les droits de traduction et même l'Amérique !!! Nous allons pouvoir faire des produits dérivés !!! Vendre des fraises en plastique, signé par l'auteur prestigieux de ce livre, Ernest Maraîché !!! »

Il regarda Paul dans les yeux :

« Vous pouvez l'acheter, si vous ne l'avez pas déjà fait, en bas, à l'accueil. Ils vous feront, bien sûr, une remise de trente pour cent. Bien, je vois que l'auteur n'arrive pas et l'heure tourne. Monsieur Paul, vous lui ferez savoir que nous le contacterons et, merci d'être venu. »

Il éclata une nouvelle fois de rire, se leva et sortit de la pièce, suivi comme son ombre par les deux assistantes qui ne disent même pas au revoir à Paul. Elles connaissaient bien leur patron et se rendaient compte que son livre n'avait que peu de chance d'être édité aux Éditions Apocryphe.

Le jeune homme à la cravate rose, qui avait accueilli Paul à son arrivé, entra dans la pièce et demanda à Paul de le suivre car il allait devoir le raccompagner jusqu'à la sortie.

En passant devant l'accueil, Paul hésita un instant et puis, finalement, décida de ne pas acheter le livre dont lui avait parlé le directeur et dont de nombreux exemplaires étaient disposés en éventail sur le bureau de l'hôtesse d'accueil, en attendant leur adoption par un quelconque acheteur.

*27 décembre,*

*- 23 heures 18,*

Paul rentra chez lui. Il était déprimé, cette réunion l'avait profondément affecté. Tant de croyances perdues.

Il éteignit la lumière et alla se coucher.

Il s'endormit.



*En fermant mes paupières, je vois soudain arriver vers moi une forme blanche. Lorsqu'elle s'approche de moi, je reconnais le visage d'un ami qui était mort, depuis déjà quelques mois. Le noir disparaît et notre environnement apparaît. Nous sommes tous les deux assis sur des chaises autour de la table d'un bistrot que je ne connais pas et nous discutons âprement de choses et d'autres, surtout nous évoquons de souvenirs. Il est vrai que depuis son décès, cela sera notre première rencontre. Tout autour de nous, d'autres convives sont attablés et discutent ; tous ont des têtes d'animaux, ânes, caïmans ou lions et portent des complets vestons, des chemises de couleur et des cravates.*

*Un cheval blanc marche aux pas, comme sur une piste de cirque, et caracole en hennissant, au milieu des tables.*

*Une araignée phosphorescente court sur le plafond et disparaît de notre vue, en s'enfonçant dans une corniche en staff.*

*Derrière le comptoir doré s'active un barman qui n'est autre que la Mort, un squelette habillé de noir, avec le crâne recouvert d'une large capuche, qui aura posé un instant sa faux derrière lui afin de pouvoir agiter un shaker.*

*Son visage est maigre, avec des joues creuses, et il est affublé d'un grand nez crochu, avec des yeux, aux arcades sourcilières profondément enfoncées.*

*Je savais qu'il fabriquait des élixirs dont celui de la vie éternelle que, radin, il ne gardait que pour lui et un autre, celui du succès, qu'il faudra, pour l'acquérir, lui acheter avec son âme, comme Faust l'avait fait.*

28 décembre,

- 2 heures 17 du matin.

*Je me réveille, j'ai soif.*

Paul se leva, il ouvrit son frigo et attrapa une grande bouteille d'eau fraîche. Il s'en servit un verre, en but le contenu et retourna se coucher.

Paul se dit qu'il venait de faire un rêve difficile et que c'était un mauvais présage pour le résultat du rendez-vous qu'il avait eu la journée précédente.

Il s'endormit.

28 décembre,

- 2 heures 22 du matin.



*Mon soleil.*

*Un aigle vole vers le soleil et pénètre à l'intérieur.*

*Je vois, au milieu du brasier, s'agiter des ombres.*

*Je me vois, marchant au milieu, les pieds en feu.*

*J'ai un torse d'athlète et pas plus de vingt ans. Je suis en forme physique parfaite et marche dans le soleil au côté d'une belle blonde, sosie de Marilyn Monroe avec laquelle je comptais aller dîner.*

*Peut-être, même, serait-ce elle, la vraie Marilyn ?*

*Je vois un coucher de soleil fabuleux qui éclaire, en contre-jour, une montagne noire recouverte de sapins vert sombre.*

*Surgit alors, arrivant de je ne sais où, la porte en bois d'un restaurant qui s'ouvre à notre arrivé. Nous la franchissons et une soubrette, vêtue de blanc, s'avance vers nous en souriant et montrant ses dents blanches. Elle nous désigne une table autour de laquelle nous nous asseyons.*

*Arrive le maître d'hôtel, c'est indéniablement Satan. Il est revêtu de rouge et grimaçant. Il nous donne un menu, se retourne et repart en ricanant de plus belle. Son visage est maigre comme celui du barman, avec des joues creuses, et il est affublé d'un grand nez crochu, avec des yeux, aux arcades sourcilières profondément enfoncées.*

*Cela le faisait ressembler, lui aussi, à un aigle.*

*J'ouvre le mien pour commander, mais les pages sont vides ; elles ne portent aucune inscription.*

*Je lève les yeux pour regarder mon amie, mais elle a disparu.*

*Le restaurant disparaît soudain et je me retrouve nu, debout dans la nuit simplement enveloppée, comme d'une tunique, d'un brouillard blanc.*

28 décembre,

7 heures 15 du matin.

Hurllement. Vacarme.

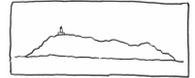
Sonnerie stridente, sirène apocalyptique, de guerre ou d'usine.

Le réveil sonne.

Je freine brutalement ma voiture, dans un crissement strident de pneus.

Elle s'arrête.

Je regarde dehors, il fait nuit noire.



*J'ouvre la porte et sors ; il fait plein jour.*

Le jour s'est levé, Paul se réveille.

Il sent l'odeur du café...

Il attrape la tasse blanche et boit, avec délectation, le café noir.

Il ouvre sa radio d'où sort un air de musique classique, s'habille et sort de chez lui, en claquant la porte derrière lui...

Son téléphone sonne, une voix d'homme lui parle. Il lui annonce une mauvaise nouvelle, son roman n'est pas retenu par les éditions Apocryphe.

Je m'appelle Paul et je vais refermer la dernière page de mon livre afin d'en commencer un autre dans lequel je me présenterais seul face à mes lecteurs.

Plus de compromission, ils ne me liront que s'ils le désirent.

Je serais Paul, habitant dans son soleil, qui devra dorénavant, lorsqu'il écrit, porter des lunettes aux verres fumés qui protégeront ses yeux de sa lumière.

J'écrirais mon prochain livre, à la première personne.

Il me présentera tel que je suis, car je ne saurais qu'être le seul à habiter mon île, à habiter mon corps.

Je connais déjà son titre, je l'appellerais *L'île des anamorphoses*. Je sais qu'il devra faire 410 pages pour s'intégrer à la Bibliothèque de Babel <sup>1</sup>.

Pourquoi écrirai-je ce livre à la première personne, me direz-vous ?

Pour la simple raison que l'esprit d'un homme n'habite qu'un seul corps et que sa pensée reste unique ; elle s'adapte à sa manière au monde qui l'entoure et, en quelque sorte, le déforme, l'ajuste en le passant à travers un filtre spécifique formé par ses sens.

---

<sup>1</sup> « La Bibliothèque de Babel » est une nouvelle écrite par Jorge Luis Borges, en 1944, dans son recueil *Fiction*, dans laquelle les livres de 410 pages s'intègrent à des rayonnages placés dans des salles de formes hexagonales, toutes identiques, qui s'assemblent en créant, en se développant, un maillage infini. Peut-être reproduirait-elle l'organisation des cellules biologiques qui structurent les éléments de la vie sur Terre. La bibliothèque de Babel, composée de cette manière, devient un être cosmique, voire une intelligence artificielle, contenant l'intelligence humaine, se dilatant dans une forme imposante qui serait à l'échelle de l'Univers. Elle est composée d'un agglomérat de livres, comme un être vivant, à l'image de l'homme, l'est par un agglomérat de cellules, qui forment un être d'intelligence supérieure, une sorte de Super Man, un géant littéraire, capable de dialoguer avec les forces du Cosmos.



Elle est aussi unique que le serait une île, perdue au milieu d'un océan, sur laquelle vivrait un goéland.